

DAPHNÉ,

OPÉRA EN CINQ ACTES. — 1682¹.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

JUPITER.
L'AMOUR.
VÉNUS.
MINERVE.
MOMUS.
PROMÉTHÉE.
CHŒUR.

UN MODÈLE de nouveaux Hommes, que Prométhée a forgé.

PROLOGUE.

(Le théâtre s'ouvre, et laisse voir dans le fond et aux deux côtés une suite de nuages à dix pieds de terre, et dans ces nuages les palais des dieux. Les dieux y paraissent assis et dormants. Au-dessous de ces nuages, la terre est représentée telle qu'elle était incontinent après le déluge, avec les débris qu'il y a laissés. Pendant que la plupart des dieux dorment, Jupiter descend de sa machine, accompagné de Momus. Vénus, l'Amour, et Minerve, descendent aussi de la leur.)

JUPITER.
Vous, qui voulez qu'à la fureur de l'onde
Jupiter mette un frein, et repeuple ces lieux,
Vous vous laissez trop tôt d'être seuls dans le monde;
Mille vœux vont troubler cette paix si profonde
Dont la terre à présent laisse jouir les cieux.

VÉNUS.
Charmante oisiveté, repos délicieux!

MINERVE.
Ou plutôt, repos ennuyeux!

VÉNUS.
Quoi! le sommeil pourrait aux déesses déplaire?

Ne point souffrir,
Ne point mourir,
Et ne rien faire,

¹ La Fontaine n'a publié l'opéra de *Daphné* qu'en 1682, à la suite du poème du *Quinquina*. Il l'avait composé en 1679, à la prière de Lulli, qui, sans l'en prévenir, lui préféra l'opéra de *Proserpine*, de Quinault, qu'il mit en musique. C'est à cette occasion que la Fontaine composa contre Lulli la satire intitulée *le Florentin*. On peut consulter sur ce démêlé notre *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine* (édit. in-18, t. II, p. 2-3, et l'édit. in-8°, p. 167). L'opéra de *Daphné* ne fut jamais représenté.

Que peut-on souhaiter de mieux?
Ce qui fait le bonheur des dieux,
C'est de n'avoir aucune affaire,
Ne point souffrir,
Ne point mourir,
Et ne rien faire.

MINERVE.
Est-ce ainsi qu'on a des autels?

JUPITER.
Eh bien, faisons d'autres mortels:
Vos talents et nos soins deviendront nécessaires.

MOMUS.
Ne vous faites point tant d'affaires.

JUPITER.
Les premiers des humains sont péris sous les eaux:
Fille de ma raison, forgeons-en de nouveaux.
Prométhée en fait des modèles;
Vents, allez le chercher, qu'il vienne sur vos ailes.

(A ce commandement de Jupiter, les Vents partent de tous les côtés du théâtre, et apportent Prométhée.)

PROMÉTHÉE.
Que me veut Jupiter?

JUPITER.
Ouvre tes magasins.

PROMÉTHÉE.
Paraissez, nouveaux humains.

(A ce commandement de Prométhée, les toiles qui représentent la terre s'ouvrent de côté et d'autre, et au foud aussi, et laissent voir de toutes parts une boutique de sculpteur, avec force outils et morceaux de toutes matières, et des statues d'hommes et de femmes debout sur des cubes.)

MOMUS.
Sont-ce là des humains? Quelle race immobile!
J'aimais mieux la première, encor que moins tranquille.

PROMÉTHÉE.
Vous ne les connaissez pas.

MOMUS.
Fais-leur faire quelques pas.

PROMÉTHÉE.
Descendez.

(Les statues descendent, et viennent à pas lents et graves faire une entrée, dansant presque sans mouvement, et d'une façon composée, comme feraient des sages et des philosophes.)

MOMUS.
Quelles gens! Ce n'est qu'une machine.

DAPHNÉ, PROLOGUE.

303

PROMÉTHÉE.
C'est l'idole d'un sage.

LES DIEUX.
Eh quoi! la passion
Jamais chez eux ne domine?

PROMÉTHÉE.
Leur cœur en est tout plein; ce n'est qu'ambition,
Colère, désespoir, crainte, ou joie excessive.
Machine, on veut voir vos ressorts;
Quittez tous ces trompeurs dehors.

(Les nouveaux hommes, qui paraissent de véritables statues, quittent une partie de l'habit qui les enveloppe, et se font voir tels qu'ils sont dans l'intérieur: l'un représentant l'ambition; l'autre la colère, la crainte, le désespoir, la joie excessive, etc. En cet état ils dansent en confusion, et d'une manière aussi impétueuse et aussi vive que l'autre était grave et peu animée.)

MOMUS, considérant les divers ressorts de cette machine,
dit ces paroles:
Je la trouvais trop lente, et la voila trop vive.

MINERVE.
Laissez-moi régler ces transports.

VÉNUS.
Mon fils, par de secrètes causes,
Peut, encor mieux que vous, les calmer à son tour:
Rien n'a d'empire sur l'amour,
L'amour en a sur toutes choses.

Le plus magnifique don
Qu'aux mortels on puisse faire,
C'est l'amour.

MINERVE.
C'est la raison.
Le don le plus nécessaire
Aux hôtes de ce séjour,
C'est la raison.

VÉNUS.
C'est l'amour.
L'AMOUR.
L'effet en jugera: servez-vous de vos armes,
Et moi j'emploierai mes charmes.

MINERVE, aux hommes.
Que vous vous tourmentez, mortels ambitieux!
Désespérés et furieux,
Ennemis du repos, ennemis de vous-mêmes,
A modérer vos vœux mettez tous vos plaisirs:
Régnez sur vos propres desirs;
C'est le plus beau des diadèmes.

(Les hommes, qui s'étaient arrêtés quelques moments pour ouïr Minerve, attendent à peine qu'elle ait achevé, et ne laissent pas, malgré ses conseils, de témoigner toujours la même fureur et le même emportement. L'Amour leur faisant signe qu'il veut parler, ils s'arrêtent.)

L'AMOUR, à Minerve.
De vos sages discours voyez quel est le fruit.
Je ne dirai qu'un mot.
(Aux hommes.)

Aimez.

(A ce mot, ceux qui dansaient en confusion et en tumulte dansent deux à deux, comme personnes qui s'aiment.)

L'AMOUR.
On obéit:

Vous le voyez.

VÉNUS.
Amour, qu'il est doux de te suivre!
JUPITER, aux nouveaux hommes.

Vivez, nouveaux humains.
CHŒUR DES DIEUX.
Vivez, nouveaux humains.

VÉNUS.
Laissez-vous enflammer.
Que vaut la peine de vivre,
Sans le doux plaisir d'aimer?

CHŒUR.
Que vaut la peine de vivre,
Sans le doux plaisir d'aimer?
MOMUS.
D'où vient que, si mal assortie
Cette belle a fait choix d'un vieillard pour amant?

L'AMOUR.
C'est l'effet merveilleux d'un secret sentiment
Que j'appelle sympathie.

VÉNUS.
Le démon opposé n'a pas moins de pouvoir.
Souvent nous haïssons ce qui devrait nous plaire.

JUPITER.
Tel dieu sait l'avenir, qui n'a pas su prévoir
Quels maux ce démon lui va faire.
Mais un jour un prince viendra
Qui plaira plus qu'il ne voudra.

Le destin parmi nous lui garde un rang insigne;
Et je lui veux accorder,
Afin qu'il en soit plus digne,
L'art de savoir commander.
Mars lui promet en apanage
La grandeur d'âme et le courage.

MINERVE.
Moi, la vertu.

VÉNUS.
Moi, l'agrément.

L'AMOUR.
Et moi, le don d'aimer, et d'être heureux amant.
VÉNUS, L'AMOUR, ET MINERVE, ensemble.
L'amour et la raison s'accorderont pour faire
Qu'aux cœurs comme aux esprits ce prince plaise un jour.

CHŒUR.
Heureux qui par raison doit plaire!
Plus heureux qui plait par amour!

PERSONNAGES.

APOLLON.
MOMUS.
PÉNÉE, dieu d'un fleuve.
DAPHNÉ, fille de Pénée.
LEUCIPPE, amant de Daphné.
APOLLON, sous le nom de Tharsis, prince de Lycie, amant de Daphné.

MOMUS, sous le nom de Télamon, confident de Tharsis.

APIDAME,

AMPHRISE, } fleuves de la cour de Pénéé.

SPERCHÉE,

MÉROÉ, nourrice et gouvernante de Daphné.

CLYMÈNE, confidente de Daphné.

CHLORIS, } nymphes de Daphné.

AMINTE,

ISMÈLE, sibylle ou pythonisse.

UN SACRIFICATEUR.

VÉNUS.

L'AMOUR.

DIANE.

TROUPE DE SYLVAINS, DE CHASSEURS, ET DE BERGERS.

MERCURE.

MELPOMÈNE.

THALIE.

UN POÈTE héroïque.

UN POÈTE lyrique.

UN POÈTE satirique.

PHILIS, jeune muse du genre lyrique.

DAPHNIS, poète lyrique, amant de Philis.

CHŒURS.

ACTE PREMIER.

(La décoration de cet acte représente la vallée de Tempé, et au fond les eaux du Pénéé, avec une prairie couverte de fleurs : le Parnasse en éloignement.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CHLORIS, AMINTE.

(Chloris et Aminte, nymphes, entrent sur la scène en se tenant par la main, et chantent ensemble cette chanson :)

Allons dans cette prairie ;
C'est un tranquille séjour :
Jamais les larmes d'amour
N'y baignent l'herbe fleurie :
Les moutons y sont en paix ;
Et les loups n'y font jamais
D'outrage à la bergerie.

CHLORIS.

Viens, ma sœur.

AMINTE.

Je te suis.

CHLORIS.

Viens goûter une vie
Dont le calme est digne d'envie.

Notre nymphe a banni de ces lieux si charmants
Ce peuple d'importuns que l'on appelle amants.
La voici.

AMINTE.

Que d'appas, de beautés, et de grâces !
Dirait-on pas que l'air s'embellit à ses traces ?

SCÈNE II.

DAPHNÉ; CLYMÈNE, SA CONFIDENTE; MÉROÉ,
SA NOURRICE ET SA GOUVERNANTE; CHLORIS,
AMINTE.

DAPHNÉ.

Amour, n'approche point de nos ombrages doux,
De nos prés, de nos fontaines ;
Laisse en repos ces lieux ; assez d'autres que nous
Se feront un plaisir de connaître tes peines.

(A Chloris.)

Chloris, n'est-ce pas là ta sœur que tu m'amènes ?

CHLORIS.

Je vous la viens offrir. Nous cherchions en ces lieux
Ce que Flore a pour vous de dons plus précieux.

DAPHNÉ.

Cherchons, cherchons des fleurs ; l'âge nous y convie :
Parons-nous de bouquets pendant notre printemps :

Les plaisirs ont chacun leur temps,
Comme les saisons de la vie.

(Daphné, ayant achevé ces paroles, se baisse pour cueillir des fleurs, et les nymphes de sa suite en font autant ; pendant quoi un chœur de bergers, demeuré par respect derrière le théâtre, répète ces mots :)

Cherchons, cherchons des fleurs ; Daphné nous y convie.

DAPHNÉ.

J'entends de nos bergers le concert plein d'appas.
Qu'ils chantent, je le veux, mais qu'ils n'approchent pas.

CHŒURS DE BERGERS.

Cherchons, cherchons des fleurs ; Daphné nous y convie :
Il en renaît sous ses pas.

DAPHNÉ.

Déployons nos trésors.

CHLORIS.

J'ai cueilli les plus belles.

AMINTE.

Et moi, les plus nouvelles.

MÉROÉ.

Moi, les plus vives en couleur.

DAPHNÉ, à Clymène.

Et vous ? Quel mauvais choix vous avez fait, ma sœur !

Vous nous direz, pour votre peine,

Une chanson contre l'Amour ;

Cependant je veux que ma cour

Jure de lui porter une éternelle haine.

Jurez la première, Clymène !

CLYMÈNE.

Tout serment

De n'avoir jamais d'amant

Est chose fort incertaine.

Il en est peu que l'on tienne

Plus d'un jour, plus d'un moment.

Tout serment

SCÈNE III.

(Pendant que ces nymphes dansent, Apollon et Momus passent. C'était incontinent après la défaite du serpent Python. Toute la troupe des jeunes filles, à la vue de ces étrangers, s'enfuit, l'une d'un côté, l'autre de l'autre. Apollon et Momus demeurent.)

APOLLON, MOMUS.

APOLLON.

Voici Tempé, cette vallée
Dont on vante partout l'ombrage et les beautés ;
Et voilà les flots argentés
Qu'y fait couler le dieu Pénéé.
Plus loin vers ces sommets mon empire s'étend.
N'y veux-tu pas venir, Momus ? on nous attend.

MOMUS.

Demeurons encore où nous sommes :
Ai-je pu voir en un instant
Toutes les sottises des hommes ?
Par vos puissants efforts, invincible Apollon,
On ne craint plus ici les fureurs de Python.
Les habitants de ces rivages,
Devenus plus heureux, n'en seront pas plus sages.
Le temps de la sottise est celui du bonheur.

APOLLON.

Mais que dis-tu de ma victoire ?

MOMUS.

Elle vous a comblé d'honneur,
Et rien n'égale votre gloire.

APOLLON.

Que le fils de Vénus cesse de se vanter
Qu'ainsi que nous il sait porter
Un carquois, un arc, et des flèches ;
C'est un enfant qui fait des brèches
Dans les cœurs aisés à dompter.
Il remporte toujours des victoires faciles ;
Je défais des serpents qui dépeuplent des villes.

MOMUS.

Vous méprisez celui qui tient tout sous sa loi.
Si l'Amour nous entend ?

APOLLON.

Et que crains-tu pour moi ?

MOMUS.

Parlez bas, c'est un dieu ; s'il venait à paraître ?

APOLLON.

Un dieu ! c'est un enfant : quitte ce vain souci

MOMUS.

Qui donne à Jupiter un maître
Vous en pourrait donner aussi.

De n'avoir jamais d'amant
Est chose fort incertaine.

DAPHNÉ.

Je veux que vous juriez ; dites donc après moi :
Amour,

CLYMÈNE.

Amour,

DAPHNÉ.

Si jamais sous ta loi

Je respire,

CLYMÈNE.

Si jamais sous ta loi

Je respire,

DAPHNÉ.

Je consens de mourir.

CLYMÈNE.

Mourir ? c'est beaucoup dire.

DAPHNÉ.

Je consens de mourir, si jamais je soupire.

CLYMÈNE.

Je consens de mourir, si jamais je soupire.

DAPHNÉ.

Clymène, acquittez-vous : accompagnons ses sons,
Et que nos pas animent nos chansons.

(Daphné et les personnes de sa suite se prennent alors par la main, et Clymène chante cette gavotte, que toute la troupe danse, la répétant après elle.)

L'autre jour sur l'herbe tendre

Je m'assis près de Philandre ;

Il me conta ses tourments :

Ma mère alors me querelle.

Petite fille, dit-elle,

N'écoutez point les amants.

Ils sont indiscrets, volages,

Téméraires, et peu sages ;

Ils font mille faux serments :

Ils sont jaloux, ils sont traitres,

Et tyrans quand ils sont maîtres :

N'écoutez point les amants.

Écoutez ma chansonnette,

Et l'écho qui la répète,

Et ces rossignols charmants ;

Leur musique est sans pareille :

Mais ne prêtez point l'oreille

Au ramage des amants.

DAPHNÉ.

Méroé, poursuivez nos divertissements.

MÉROÉ.

J'ai vu le temps qu'une jeune fillette
Pouvait, sans peur, aller au bois seulette.
Maintenant, maintenant les bergers sont loups ;
Je vous dis, je vous dis : Filles, gardez-vous.

SCÈNE IV.

(Dans le temps que Momus achève ces mots, l'Amour descend du ciel comme un trait, et se vient placer entre Apollon et Momus.)

CUPIDON, à Apollon.

Quel est l'orgueilleux qui me brave?
Quel téméraire ose attaquer l'Amour?
Ah! je vous reconnais : vous serez mon esclave
Avant la fin du jour.
(Ces paroles dites, Cupidon s'en revole dans les airs.)

SCÈNE V.

APOLLON, MOMUS.

MOMUS.

Que cet enfant est fier ! Voyez comme il menace !
Ne le prendrait-on pas pour l'ainé des Titans ?
Je plains le dompteur de serpents ;
Il ne fait pas sûr en sa place.

(Tandis que Momus dit ces paroles, Daphné, avec ses compagnes, par une curiosité de jeunes filles, avance un peu la tête sur le théâtre, et fait quelques pas dans la scène pour voir ces deux étrangers. Apollon la voit un moment ; aussitôt l'Amour, qui est demeuré dans l'air, fait son coup ; et Daphné avec sa troupe s'enfuit encore une fois.)

APOLLON.

Ah ! qu'ai-je vu, Momus ? que de traits éclatants !
Que de jeunesse ! que de grâce !

MOMUS.

Elle fuit.

APOLLON.

Mille amours avec elle ont paru.

MOMUS.

Mille amours ? C'est beaucoup ; je n'en ai pas tant vu.
Vous aimez ; vous voyez d'un autre œil que le nôtre :
De quelques qualités qu'un objet soit pourvu,
L'amant y voit toujours ou plus ou moins qu'un autre.

APOLLON.

Déesse, tu me fuis ? t'ai-je déjà déplu ?
C'est pourtant Apollon qui t'aime, qui t'adore.
Je n'en puis plus, je sens un feu qui me dévore.
Reviens, charmant objet ! Et vous, Olympe, cieux,
Je vous dis d'éternels adieux ;

Je vous méprise, je vous laisse :

Qu'êtes-vous près de ma déesse ?

Tout votre éclat vaut-il un seul trait de ses yeux ?

Ne la verrai-je plus ? Faut-il que cette belle

Emporte mes plaisirs et mon cœur avec elle ?

Demeurons sur ces bords, je ne les puis laisser.

MOMUS.

Passerons-nous pour dieux ?

APOLLON.

Et pour qui donc passer ?

MOMUS.

Pour mortels ; car les dieux, par leur grandeur suprême.

Ne font souvent qu'embarrasser :

On les craint plus qu'on ne les aime.

Les vrais amants doivent toujours,

Sous un maître commun, vivre d'égale sorte.

Ou monarques ou dieux, n'entrez chez vos amours

Qu'après avoir laissé vos grandeurs à la porte.

APOLLON.

Je te croirai ; changeons de nom :

Je m'appelle Tharsis, satrape de Lycie.

MOMUS.

Et moi, son suivant Télamon.

Que si sur mon chemin quelque nymphe jolie

Se rencontre en passant, je prétends bien aussi

La cajoler, m'approcher d'elle ;

Non pas en amoureux transi ;

Je vous veux servir de modèle ;

Et cependant, allons conquérir votre belle.

SCÈNE VI.

VÉNUS, descendant dans une machine.

Qu'est devenu mon fils ? mortels, le savez-vous ?

Je souffre, je languis, je meurs en son absence :

Si l'Amour ne me suit, rien ne me semble doux.

Heureux les lieux qu'anime sa présence !

Heureux tout l'univers qui me doit sa naissance !

Qu'est devenu l'Amour ? Échos, le savez-vous ?

Quel nouveau cœur aujourd'hui de ses coups

Éprouve la puissance ?

Qu'est devenu l'Amour ? Échos, le savez-vous ?

Je souffre, je languis, je meurs en son absence.

(Ce récit fait, l'Amour vient se jeter dans le giron de sa mère.)

VÉNUS.

Ah ! mon fils, d'où viens-tu ?

L'AMOUR.

De blesser Apollon.

Je l'ai rendu pour Daphné tout de flamme ;

Tandis qu'un autre trait, par un autre poison,

Fait que pour lui Daphné n'a que haine dans l'âme.

VÉNUS, à son fils.

Amour, tu sais dompter les cœurs et les esprits.

(Aux dieux et aux hommes.)

Que la terre et les cieux célèbrent de mon fils

La dernière victoire !

Mortels et dieux, chantez sa gloire.

(Pour obéir à ce commandement de Vénus, on chante et on danse sur la terre, et dans la gloire qui est au fond du théâtre : sur la terre, des personnes de toutes conditions ; et dans la gloire, des enfants qui représentent les Amours, les

* VAR. En attendant

Jeux et les Ris. La danse achevée, Vénus, dont le char est entouré d'enfants, chante ces paroles :)

Allez de toutes parts, courez, Amours et Ris ;

Faites connaître de mon fils

Le doux et le suprême empire :

Ne laissez rien qui ne soupire.

Allez de toutes parts, courez, Amours et Jeux ;

Rendez l'univers amoureux.

CHŒUR.

Allez de toutes parts, courez, Amours et Jeux ;

Rendez l'univers amoureux.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente le palais d'un dieu de fleuve, avec de l'eau véritable, qu'on voit tomber et saillir de tous les côtés.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉNÉE AVEC SA COUR, COMPOSÉE DES FLEUVES
SPERCHÉE, AMPHRISÉ, APIDAME, ET AUTRES
DIEUX DES SOURCES VOISINES.

PÉNÉE.

Dieux tributaires de mon onde,
Je veux, par les beautés de ce moite séjour,
Arrêter quelque temps deux princes à ma cour :
Que votre zèle me seconde !

LES FLEUVES.

Commandez.

PÉNÉE.

Que le sort vous a rendus heureux !
Hyménée et l'Amour fréquentent vos rivages ;
Vos grottes quelquefois leur prêtent des ombrages :
Ces dieux me méprisent tous deux.

APIDAME.

Laissez agir le temps ; il peut tout auprès d'eux.

A peine a-t-il encor fait passer la princesse

Des appas de l'enfance à ceux de la jeunesse ;

Deux soleils ont à peine éclairé son printemps.

PÉNÉE.

Combien de cœurs depuis ce temps

Ont en vain soupiré pour elle !

Ah ! si Tharsis pouvait la rendre moins cruelle !

SPERCHÉE.

Consultez la sibylle Ismèle :

Les dieux peut-être par sa voix

Obligeront Daphné de suivre votre choix.

PÉNÉE.

Hélas ! jamais Daphné n'aimera que les bois.

AMPHRISÉ.

Ces plaisirs passeront : tout passe dans la vie ;

De différents désirs elle est entre-suivie.

On y change d'humeur, on y change d'envie :

On y veut goûter de tout ;

Le plus libre enfin se lie :

Tôt ou tard on s'y résout.

APIDAME.

Il faut peu pour changer ces âmes si sévères :

L'exemple à ce doux nœud les amène toujours.

Des bergers chantant leurs amours,

Dans les bras de l'hymen voir mener des bergères,

Et leurs folâtres jeux sur les vertes fougères,

Apprivoisent les cœurs, qui, devenus plus doux,

S'accoutument aux mots d'amour, d'amant, d'époux

Des mots on en vient au mystère.

PÉNÉE.

J'approuve vos raisons ; et Daphné, pour me plaire,

Doit faire en mon palais les honneurs de ce jour.

On y va célébrer l'hymen du jeune Amphrisé ;

Il s'engage avec Florise ;

La fête arrêtera ces princes à ma cour.

Allons en prendre soin. Daphné vient, et Clymène ;

Entrons dans la grotte prochaine.

SCÈNE II.

DAPHNÉ, CLYMÈNE.

DAPHNÉ.

Ah ! Clymène ! plains-moi.

CLYMÈNE.

Princesse, vous pleurez ! puis-je savoir pourquoi ?

DAPHNÉ.

Je ne me connais plus ; ce n'est plus moi, Clymène :

Ces puissants dédains, cette haine,

Ces serments contre Amour, que sont-ils devenus ?

Un mortel les rend superflus.

Hélas ! il vient de me dire sa peine,

Et depuis ce moment je ne me connais plus.

CLYMÈNE.

Un des princes, sans doute, a causé ces alarmes.

Serait-ce point Tharsis ? Je lui trouve des charmes

Contre qui je sens bien que ma sévérité

N'emploierait pas toutes ses armes.

DAPHNÉ.

Je crois, si tu le veux, qu'on en est enchanté ;

Cependant il me cause une invincible haine.

Contre lui dans mon âme un dieu me semble agir.

CLYMÈNE.

Je le connais ce dieu ; c'est Leucippe.

DAPHNÉ.

Ah ! Clymène !

Ne me regarde point, tu me ferais rougir.

CLYMÈNE.

Pourquoi rougir ? commettez-vous un crime ?

Le ciel permet-il pas d'aimer ou de haïr?

Est-il rien de si légitime?

Tyrçis est des plus charmants,
Je méprise son martyre ;
Cependant sous mon empire
Il languit depuis longtemps :
Philandre à peine y soupire,
Son service est reconnu :
La raison ? je vais la dire ;
Mon temps d'aimer est venu.

DAPHNÉ.

Hélas ! le mien aussi. Mais garde-toi, Clymène,
De découvrir ma flamme, et l'exposer au jour :
Plains-toi que de Tharsis je méprise la peine ;
Notre sexe veut bien que l'on sache sa haine,
Mais il met tous ses soins à cacher son amour.

CLYMÈNE.

Le voilà ce Tharsis ; son malheur vous l'amène.

SCÈNE III.

THARSIS, DAPHNÉ.

THARSIS.

Que je dois au destin de m'avoir arrêté
En des lieux où l'on voit briller votre présence !
Vous y réglez par la beauté,
Aussi bien que par la naissance :
Souffrez que j'y demeure au rang de vos sujets.

DAPHNÉ.

Non, seigneur ; je ne puis recevoir vos hommages ;
Offrez-les à d'autres objets ;
Abandonnez nos rivages :

Quel plaisir aurez-vous parmi des cœurs sauvages ?

THARSIS.

Je vous verrai.

DAPHNÉ.

Fuyez cette triste douceur.
Il vaut mieux qu'une prompte absence
Rende le calme à votre cœur,
Que de vous voir enfin guéri par ma rigueur,
Ma haine, ou mon indifférence.

THARSIS.

O ciel ! lui dois-je ajouter foi ?
Quoi ! ne pouvoir m'aimer ! me haïr ! me le dire !
Amour, tyran des cœurs, depuis que sous ta loi
On gémit, on pleure, on soupire,
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi ?
Que je sache au moins, inhumaine,
Ce qu'à Tharsis en lui de si digne de haine ?

DAPHNÉ.

Son amour, c'est assez : je le dis à regret.
Vous avez dans mon cœur quelque ennemi secret
Qui met un voile sur ces charmes

A qui d'autres auraient déjà rendu les armes.

Enfin quittez nos bords, seigneur, vous ferez mieux.

Qui ne peut être aimé doit s'éloigner des lieux.

Où sans cesse il peut voir le sujet de ses peines.

Faut-il livrer son cœur à d'éternelles gênes

Pour le plaisir de ses yeux ?

Je vous laisse, et me tais : ma fuite et mon silence

Vous seront des tourments plus doux.

THARSIS.

Princesse, demeurez : je trouve votre absence

Plus cruelle encore que vous.

SCÈNE IV.

THARSIS, TÉLAMON.

TÉLAMON.

Ceci vous trouble et vous étonne.

THARSIS.

Suis-je donc le fils de Latone ?

Ai-je dompté Python ? suis-je un dieu ? Je n'ai pu
Gagner une mortelle ! un enfant m'a vaincu !

Qu'il m'ôte mes autels : que sert-il qu'on me donne

En ces lieux l'encens qui m'est dû ?

Et qu'est-ce que l'encens, qu'une chose frivole

Près des moindres faveurs que nous font de beaux yeux ?

Daphné, vous me pourriez, d'une seule parole,

Mettre au-dessus des autres dieux !

TÉLAMON.

Espérez ce mot favorable :

Il n'est amant si misérable

Qui n'espère.

THARSIS.

Tu ris.

TÉLAMON.

Jupiter vous vaut bien :

Je ris aussi quand l'Amour veut qu'il pleure.

Vous autres dieux, n'attaquez rien

Qui, sans vous étonner, s'ose défendre une heure :

Sachez que le temps seul en a plus couronné

Que tous les efforts qu'on peut faire.

THARSIS.

Je n'ose plus parler de mes feux à Daphné.

TÉLAMON.

Laissez dormir sa colère.

Après que l'on vous aura

Contraint longtemps de vous taire,

Un moment arrivera

Où l'on vous écoutera.

SCÈNE V.

(Pénéée et sa cour entrent sur la scène, et la noce, ensuite ;
Daphné conduit l'épousée, et un des fleuves le marié. Toute

cette troupe fait le tour du théâtre en cérémonie. Deux bergers chantent ces paroles, que le chœur répète :)

Hymen ! Hyménée !

(Après que chacun s'est rangé et a pris sa place, les deux bergers chantent ce premier couplet de l'épithalame :)

Florise est donnée

A l'un des plus beaux

Qui porte à Pénéée

Tribut de ses eaux :

Qu'il ait chaque année

De nombreux troupeaux,

Et chaque journée

Des plaisirs nouveaux.

Hymen ! Hyménée !

(Daphné présente au sacrificateur l'épousée, et un des fleuves le marié. Le sacrificateur prend leurs mains, et dit ces paroles :)

Amants, je vous unis ; vivez sous mêmes nœuds.

CHŒUR.

Parmi les plaisirs et les jeux.

MOMUS, à quelques filles de la noce.

Pour un pareil lien formez-vous point des vœux ?

Songez-y bien, bergères :

Hyménée est un dieu jeune, charmant, et blond ;

Mais les jours avec lui ne se ressemblent guères ;

Le premier est amour, amitié le second,

Le troisième froideur : songez-y bien, bergères.

MÉROË, interrompant Télamon.

Vraiment, Télamon,

La leçon

Est jolie.

Changez de place, Iris : venez ici, Célie :

Pholoé, ne l'écoutez plus.

J'en suis d'avis ! mes soins deviendront superflus ;

Télamon corrompra cette troupe innocente.

MOMUS.

Que vous êtes reprenante,

Gouvernante !

Laissez-nous causer en paix :

Laissez la jeunesse rire ;

Elle inspire

Toujours d'innocents secrets.

Je crois que vous êtes sage :

A votre âge

On le doit être, ou jamais.

Vingt ou trente ans de veuvage,

C'est dommage,

Ont refroidi vos attraits.

Ah ! si selon vos souhaits

Vous redeveniez aurore,

Vous vous serviriez encore

De vos traits.

MÉROË.

Me faudra-t-il aussi souffrir la raillerie ?

PÉNÉE, à Méroë et à Télamon.

Laissez-nous achever cette cérémonie.

LE SACRIFICATEUR.

Hymen, Amour, joignez vos nœuds,
Et rendez ces amants heureux.

(Les gens de la noce dansent, et pendant qu'ils se reposent on chante ces deux autres couplets de l'épithalame :)

Des pas de Florise

Loin, bien loin les loups ;

Et de ceux d'Amphrise

Les soupçons jaloux !

Que leur destinée

N'ait rien que de doux,

Et que la lignée

Ressemble à l'époux !

Hymen ! Hyménée !

Jamais la constance

Aux amants ne nuit ;

On vit d'espérance,

Puis le reste suit.

L'amour obstinée

Porte fleur et fruit.

O douce journée !

O plus douce nuit !

Hymen ! Hyménée !

(Le chœur répète à chaque fois ces deux dernières paroles.)

ACTE TROISIÈME.

(La décoration de cet acte est une forêt mêlée d'architecture, comme d'un temple de Diane.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CLYMÈNE.

Tout me semble parler d'amour

En ces lieux amis du silence :

Ici les oiseaux nuit et jour

Célèbrent de ses traits la douce violence ;

Tout me semble parler d'amour

En ces lieux amis du silence.

Heureux les habitants de ces ombrages verts,

S'ils n'avaient que ce mal à craindre !

Mais nous troubions leur paix par cent moyens divers.

Humains, cruels humains, tyrans de l'univers,

C'est de vous seuls qu'on se doit plaindre !

(Après ces paroles, on entend un bruit de cors et de cris de chasse.)

Vois-je pas Télamon, confident de Tharsis ?

Hélas ! il vient en vain me conter les soucis.

D'un prince que Daphné devrait trouver aimable.
Plût au ciel qu'elle fût à ses vœux favorable!

SCÈNE II.

TÉLAMON, CLYMÈNE.

TÉLAMON.

Que vous avez de grâce à porter un carquois!
Rien ne vous sied si bien.

CLYMÈNE.

On me l'a dit cent fois.

TÉLAMON.

On ne vous l'a pas dit peut-être au fond d'un bois.
En ces forêts, je vous prie,
Écartons-nous un moment,
Et mettons de la partie
L'ombre et l'amour seulement.

CLYMÈNE.

Tout rendez-vous un peu sombre
Doit toujours être évité :
Quand je vois l'amour et l'ombre,
Je vais d'un autre côté.

TÉLAMON.

C'est trop s'en défier. Mais dites-moi, Clymène,
Daphné montre en ses yeux une secrète peine :
Qui la cause? Leucippe est-il ce bienheureux?
Ou plutôt est-ce un dieu qui s'attire ses vœux?
Je m'y connais, l'amour la touche.

CLYMÈNE.

On se laisse assez toucher,
Mais on aime à le cacher ;
Et d'une jeune farouche
L'amour est plus tôt vainqueur,
Qu'il n'a tiré de sa bouche
Le nom qu'elle a dans le cœur.

TÉLAMON.

N'en saurai-je pas plus?

CLYMÈNE.

Je n'ai rien appris d'elle.

TÉLAMON.

Vous voulez garder ce secret :
Je serais importun aussi bien qu'indiscret
Si je vous pressais trop; et la chasse m'appelle.
Adieu, nymphe cruelle.

SCÈNE III.

DAPHNÉ, CLYMÈNE.

DAPHNÉ.

Je vous ai tous deux entendus :
Heureuse, si Tharsis ne me pressait pas plus!

SCÈNE IV.

DAPHNÉ, LEUCIPPE.

LEUCIPPE.

Puis-je interrompre le silence
Qu'en ces paisibles lieux peut-être vous cherchez?
Me le permettez-vous?

DAPHNÉ.

Oui, Leucippe, approchez;

On ne craint pas votre présence :

Venez me consoler de celle de Tharsis.

LEUCIPPE.

Et qu'ordonnerez-vous de mes propres soucis?
Mon rival ne peut plaire à l'objet qu'il adore,
Un sentiment jaloux ne me peut alarmer :
C'est beaucoup; mais que dis-je? ah! ce n'est rien encore :
Vous savez bien haïr, mais pourriez-vous aimer?

DAPHNÉ.

J'ai souffert votre amour, répondez-vous vous-même.

LEUCIPPE.

O dieux! qu'ai-je entendu? quelle gloire suprême!
Quel bonheur! Doux transports qui venez me saisir,
Exprimez, s'il se peut, ma joie et mon plaisir,
Et votre juste violence.

Princesse, après l'aveu qui vient de me charmer,
Je ne sais rien, pour m'exprimer,
Que le langage du silence.

DAPHNÉ ET LEUCIPPE, ensemble.

O bienheureux soupirs, favorables moments
Où l'un et l'autre cœur, plein de doux sentiments,
Aime, et le dit, et se fait croire!
Les dieux, dans leurs ravissements,
Les dieux, au milieu de leur gloire,
Sont moins dieux quelquefois que ne sont les amants.

LEUCIPPE.

Je bénis mon destin, et cependant Pénée
Favorise mon rival.

DAPHNÉ.

Quand il aurait pour lui le dieu même Hyménée,
Ce n'est pas son bonheur qui fera votre mal.

LEUCIPPE.

Et mon bien?

DAPHNÉ.

Attendez la réponse d'Ismèle :
Peut-être elle sera favorable à nos vœux.
Allez : il reviendra quelque moment heureux;
Daphné craint qu'on ne trouve un amant avec elle.

SCÈNE V.

DAPHNÉ, demeurée seule.

Que notre sexe a d'ennemis!
A combien de tyrans le Destin l'a soumis!

Des amants importuns, un père inexorable,
Un devoir impitoyable;
Tout combat nos desirs : trop heureuses encor
Si nous n'avions que cette peine!
Mais il faut, par un double effort,
Ainsi que notre amour, surmonter notre haine.

SCÈNE VI.

PÉNÉE, DAPHNÉ, THARSIS.

PÉNÉE.

Daphné, rendez grâces aux dieux :
Cet ours fatal aux bergeries,
Fatal aux autres ours, teint de sang nos prairies;
Tharsis a vaincu seul ce monstre furieux.

THARSIS.

L'Amour m'accompagnait, lui seul en a la gloire;
Ce n'est pas à mes mains qu'on doit cette victoire,
Belle Daphné; c'est à vos yeux.

PÉNÉE.

Ma fille, venez voir aussi l'énorme bête.
Réjouissez-vous, bergers :
Que les ours soient de la fête;
Ils avaient part aux dangers.

SCÈNE VII.

THARSIS, TÉLAMON.

THARSIS.

Daphné ne peut souffrir ma flamme.
Si je parlais au Sort?

TÉLAMON.

Changera-t-il son âme?

THARSIS.

Je vais le consulter : attends ici Tharsis.

SCÈNE VIII.

MOMUS, quittant le personnage de Télamon.

Vous qui de votre sort voulez être éclaircis,
Consultez, comme moi, le démon de la treille;
Mon oracle est Bacchus, quand j'ai quelques soucis,
Et ma sibylle est ma bouteille.
Cette chasse m'altère. Ah! si Bacchus... Je croi
Que ce dieu m'entendait.

SCÈNE IX.

BACCHUS, qui descend de son berceau tiré par des tigres.

Momus, monte avec moi;

Viens écouter d'ici tous les chants de victoire.

Ces gens m'ont au spectacle invité; les voici.
Quoi! la peau de leur ours aussi?

SCÈNE X.

BACCHUS, MOMUS, TROUPE DE SYLVAINS,
DE CHASSEURS ET DE BERGERS.

(Momus monte dans le berceau, qui s'arrête au milieu des
airs. Cependant quatre chasseurs, et autant de Sylvains,
qui mènent chacun un ours, entrent sur la scène. Un autre
Sylvain les suit, portant en guise de trophée la peau de l'ours
au bout d'un épieu. Des chœurs de bergers les accompagnent.
Toute cette troupe fait le tour du théâtre, au son des cors
et de leurs fanfares. Le Sylvain chargé du trophée se place
au milieu de la scène, et un chasseur chante ces paroles :)

Tharsis, nous érigeons ce trophée à ta gloire.

UN SYLVAIN.

Par ta valeur le monstre a vu finir son sort.

UN BERGER.

L'ennemi commun est mort.

MOMUS, comme s'il chantait dans l'éloignement.
Noyons-en dans le vin la funeste mémoire.

(Un chasseur, se tournant vers l'endroit où est le char de
Bacchus.)

N'est-ce pas Télamon qui nous invite à boire?

(Toute la troupe l'ayant aperçu, dit :

O le mortel heureux, d'être aimé de Bacchus!

UN SYLVAIN.

Amis, laissons à part les discours superflus.

L'ours est mort.

UN CHASSEUR.

L'ours ne vit plus.

UN BERGER.

L'ours a passé l'onde noire.

(Tous ensemble.)

Noyons-en dans le vin la funeste mémoire.

(Les chasseurs et les Sylvains dansent à l'entour du trophée,
et font une forme de bacchanale. Les Sylvains sont suivis de
leurs ours, qui vont en cadence. Pendant que les danseurs
se reposent, Bacchus et Momus, faisant la débauche sous le
berceau suspendu, animent toute cette troupe par leur
exemple.)

BACCHUS, à Momus.

Cher compagnon, me veux-tu croire?
Courons ensemble le pays.
Tu sais médire, et je sais boire;
Nous ne manquerons point d'amis.

MOMUS.

Toujours le vin et la satire
Tiennent aux tables le haut bout :
Tu sais boire, et je sais médire;
Voilà de quoi passer partout.

* VAN. Ceux qui m'ont au spectacle invité, les voici.